

Projet Collège de droit – La société de demain

Support : Nouvelle

Margaux de Gestas de l'Espéroux

N° étudiant : 3201462

1^{ère} année au Collège de droit (2020-2021)

2096

Chaleur, les doux rayons du soleil caressèrent langoureusement ma joue, bravant l'interdit du volet et profitant de la micro faille vicieuse pour se hisser dans ma chambre et me réveiller délicatement. Je n'avais pas envie de me lever. J'étais bien là, calme, ma respiration était lente, apaisée. Une belle journée s'annonçait quoique similaire à toutes les autres. Soudain, le vieux radio-réveil interrompit, presque de façon impolie, le calme du sommeil. Il se mit à grésiller fort, le son était désagréable et m'agressait quand le soleil, quelques minutes auparavant, me réveillait de la plus douce des façons. L'éternel générique des infos se fraya un passage entre les grésillements : « Nous sommes le samedi 19 mai 2096 il est 8h00, les titres du jours, ... » La présentatrice n'eut pas le temps de finir sa phrase que j'interrompis en tapant violemment sur le vieux réveil, déçue et aigrie d'avoir été ainsi agressée de bon matin.

Ma tranche de brioche se délitait dans mon café froid, j'entendais le bruit des voitures et de la rue. La densité de la ville m'engloutissait dès le matin et s'imposait grossièrement à moi. Ma campagne me manquait et devoir revenir dans cette maison me glaçait. Comme par hasard, à ma sœur et moi-même nous avait été confié le faux honneur de revenir sur le lieu de vie de ma grand-mère récemment décédée. En réalité, ça ennuyait toute la famille de venir trier les vieux bibelots. Les verres en cristal et tous les objets de valeur avaient déjà plus ou moins quitté la maison, répartis entre tous les frères et sœurs qui n'avaient pas perdu leur temps. Personne ne s'était en revanche risqué à pousser la porte du garage poussiéreux où s'entassaient les affaires accumulées durant toute une vie. Ma grand-mère était loin de se séparer des objets qu'elle n'utilisait plus. En découvrant le chantier on aurait presque eu l'impression qu'elle avait pris un malin plaisir à créer une montagne de vieilleries à l'intention de ses chers enfants qui venaient la voir si souvent ; une fois par an pour lui offrir des écorces d'oranges confites

quelques jours après Noël. Cette idée me fit sourire, j'aimais bien ma grand-mère, même si en grandissant, il est vrai que je m'étais quelque peu éloignée, prise par le torrent de la vie en sortant du monde insouciant de l'enfance. Comme d'habitude, tout était fermé et il fallait emprunter les vieux escaliers à côté de la machine à laver qui avait rendu l'âme depuis bien longtemps. Je n'avais que ça à faire.

Je descendis. A ma grande surprise, le plafonnier s'alluma, les grandes étagères menaçaient de s'effondrer sous le poids des nombreux souvenirs et le sol n'avait probablement pas vu un aspirateur depuis de nombreuses années. Il serait d'ailleurs surpris de savoir que cela n'existe plus puisque la quasi-totalité des sols sont autonettoyants aujourd'hui.

Je vérifiais que toutes les fenêtres étaient bien fermées, c'était le seul équipement relativement neuf de cette maison. Et je commençais ma besogne. Le premier carton contenait une vieille cafetière Nespresso ainsi qu'un petit sac en toile sur lequel était écrit « *Bientôt, les bronzés ne feront plus de ski* ». Je ne pouvais que sourire à l'idée d'imaginer ma grand-mère lors des grandes manifestations mondiales contre le réchauffement climatique de 2023.

Le temps courait lentement, j'avais déjà trié plusieurs sacs et accumulais dans un petit coin des souvenirs cocasses comme sa dédicace du joueur Antoine Griezmann lorsque la France avait gagné la coupe du monde de football en 2018. Je gardais aussi son diplôme de ce qui s'appelait autrefois le baccalauréat où l'on devait passer des matières qui n'existent même plus, remplacé aujourd'hui par un test d'aptitude qui détermine de façon très précise les études et même le métier dans lequel nous serons les plus performants. A mon grand désespoir, on m'avait automatiquement guidée vers une formation de botaniste quand mon rêve avait été de faire du droit. Je soupçonne la question numéro 4 d'avoir définitivement celé mon destin lorsque j'ai trouvé, au hasard, que la *Calceolaria uniflora* avait disparue en 2037, année où les régions au climat froid avaient définitivement déserté le globe avant de revenir quelques années plus tard lors des grandes gelées de 2040.

J'entendis ma sœur crier mon nom du haut des escaliers me disant que nous allions être en retard et qu'il fallait se préparer. J'avais bien encore le temps de trier quelques cartons d'autant que je commençais à apprécier ce petit tour du monde de la jeunesse de ma grand-mère. Je vis au fond d'un grand sac de toile quelque chose de bleu, un masque chirurgical intact. Cela faisait longtemps que l'on n'en voyait plus. Il était là, tout fin, tout petit et pourtant le symbole de toute une époque pandémique qui débutait en 2020. Nous l'avions étudié en histoire, ces images impressionnantes de foules masquées avec ces petits rectangles bleus

m'avaient marqué. Je mis le masque dans ma poche. Au même moment, j'entendis quelque chose tomber sur l'étagère métallique avant de se retrouver par terre, coincée derrière l'imposant robot cuiseur « Thermomix 2022 ».

C'était un petit carnet bleu et vert. A nouveau j'entendis ma sœur m'appeler, je lui répondis que j'arrivais, mensonge. J'ouvris le petit carnet qui m'engloutit presque aussitôt dans des pages couvertes de crayon à papier que le temps avait presque effacé. J'arrivais à peine à déchiffrer les inscriptions, ma grand-mère écrivait mal, mais il ne faisait aucun doute que ce carnet lui appartenait. Je décelais la date du « 11 Avril 2020 » avant de commencer la lecture de ce bloc dense :

« C'est pour le moins ironique. L'Homme après des années de conquêtes et de progrès incessants, remis à sa juste place, à sa juste mesure. Funeste malheur ? Maudite malchance ? Au fond, nous le savions, l'avare de puissance finit toujours par se confronter à son orgueil et à sa soif de pouvoir démesurée. Or n'a-t-on jamais effleuré l'idée que ce destin ne s'appliquait qu'aux contes enfantins, moralisateurs, prônant fantastiques valeurs et leçons ? L'Homme paraît pourtant bien présomptueux de se croire au-dessus des limites qu'il se permet lui-même d'imposer. Pris à son propre jeu.

Alors, tout commence et se finit ici, peut-on se permettre de penser hors des sentiers tracés par la société ? Qui sous couvert de sa fausse modestie et tolérance se borne en réalité à nous confiner dans un monde droit et consumériste, revendiquant une fausse liberté où fantaisie, légèreté et création succombent, étouffées sous les nouveaux codes 2020.

Il y a quelques heures, quelques jours, qui doutait de l'infinie supériorité humaine ? Du moins qui aurait osé ? A en croire les événements, il serait peut-être temps d'accepter la morale que nous appliquons à tout, sauf à nous.

Ce ne sont que quelques lignes, je ne prétends pas me hisser à la hauteur de tous ces « grands », aptes à penser la pensée. Cependant, le temps que nous n'avons jamais su nous accorder et qui nous est aujourd'hui imposé demande peut-être réflexion.

Par où commencer ? Tout semble confus, tout se contredit, tout s'écroule, nous les maîtres incontestés du monde, qui avons su évoluer, parler, construire, créer. Il semble que sous ses airs impétueux se cache en réalité une fragilité fondamentale dans l'Homme, ou comment déstabiliser le monde en sept jours.

Sept fois vingt-quatre heures, qu'est-ce qu'une semaine à l'échelle d'une vie lorsque nous faisons tout notre possible pour accélérer le temps tandis que nous luttons désespérément pour rallonger nos jours. Tout se contredit.

Pour une fois, l'ennemi a été plus rapide, trop rapide, sonnant le glas de nos vies connectées et pourtant profondément déconnectées de l'essentiel. Et tout s'arrête. Bourse, chiffres, tout s'effondre. Alors nous sommes là, finalement réduits aux antipodes de nos vies toutes tracées, face à l'imprévu. Nous sommes hors de notre zone de confort où ordre et organisation règnent, contraints d'accepter l'ennemi bien réel mais invisible venant narguer nos courses à l'armement pour nous réduire à la course au papier toilette. Si bas en si peu de temps, panique.

Confinement. Quatre syllabes, onze lettres, finalement suffisant pour emballer une sphère médiatique monstrueuse, susciter les plus vives angoisses et mettre en lumière les démons que nous enterrons sous le rythme effréné du quotidien. Et tout s'arrête, aussi soudainement tombent les masques. Perdus. Tout se contredit.

Commence alors une autre vie, où les jours et les heures tendent à se confondre, où nous ne sommes plus acteurs de l'inférieure dynamique « métro, boulot, dodo ». Et là... commence notre nouvelle vie.

Un mois de confinement, un mois hors du temps à se réveiller déboussolés, perdus dans une autre dimension où rêve, réalité et cauchemars s'enlacent pour former le quotidien de millions de français. Nous réapprenons au fil des jours à vivre, seuls ou avec nos proches que nous découvrons parfois. Mais par-dessus tout, nous réapprenons à vivre avec nous-même avec nos pensées, nos manières autrefois étouffées par les codes et les mœurs ancrées et façonnées par cette génération novatrice.

Rapports humains ébranlés, c'est à présent à vous que je m'adresse. Prenez garde, il semble que vos connexions, réseaux, liens, se confondent avec Internet, nouveau dictateur 2.0. La fine ligne qui vous sépare s'estompe, elle s'évanouit ne laissant derrière elle qu'une lointaine odeur de papier à lettre, soigneusement parsemée d'encre bleue. J'aurais aimé connaître cette époque des lettres postées avec l'espoir que les mots réfléchis et intimes parviennent jusqu'aux cœurs des destinataires. Aujourd'hui, tout va plus vite, peut-être trop finalement, mon meilleur ami tient dans ma poche, me suit partout, je le regarde dès le matin, je lui raconte ma vie, je regarde celle des autres et lorsque je relève la tête de son écran, le temps s'est échappé. Cependant, nous avons besoin de nous rassurer, d'espionner ce que font nos soi-disant « amis » pour nous conforter dans l'idée qu'eux aussi sont prisonniers de tous ces réseaux sociaux qui nous

réduisent pourtant à l'asociabilité la plus totale. Nous évitons le regard des autres, nous nous bouchons les oreilles avec nos écouteurs, nous nous coupons du monde pour y être davantage connecté. Une fois de plus tout se contredit dans cette pandémie... »

Je ne parvenais pas à déchiffrer la suite à mon plus grand désespoir. J'étais frustrée de ne pouvoir continuer à lire les lignes que ma grand-mère avait sans doute écrit un soir dans son lit sous l'emprise de la colère et du désarroi du confinement. Prise au piège et cherchant une échappatoire à sa vie d'étudiante prisonnière. Pauvre mamie, si tu savais.

La voix de ma sœur retentit à nouveau dans une tonalité qui laissait clairement sous-entendre qu'elle ne serait pas aussi douce la prochaine fois, j'avais tout intérêt à remonter de ce garage dans les quelques secondes à venir. J'éteignis la lumière et remonta me préparer toujours sous l'emprise des mots de ma grand-mère qui tournaient en boucle dans ma tête. Si elle savait.

Ma sœur m'attendait, debout, déjà prête, me tendant ma combinaison isolante que j'enfilais sans faire d'histoire. Elle me tendit mon masque à gaz, m'aida à fixer mon casque intégral. Je fis de même pour elle. Une fois prêtes nous nous dirigeâmes vers le coffre celé à l'entrée. Nos deux badges d'identification sanitaire nous y attendaient.

Nous sortîmes dans le monde de 2096, je me retournais juste avant de fermer la porte et vis le petit masque chirurgical bleu, par terre, frêle, il avait dû tomber de ma poche lorsque je m'étais préparée.

Peu importe. Ce n'était plus un monde pour lui.